

L'EMETTEUR COMPAGNIE

Présente



Texte de : Spiro Scimone

Mise en scène : Olivier Jeannelle.

Avec : Laurent Perez et Denis Rey.

BAR

De Spiro Scimone,

traduction Jean-Paul Manganaro, édition de l'Arche

L'équipe artistique.

Mise en scène :	Olivier Jeannelle.
Acteurs :	Laurent Perez, Denis Rey.
Lumières :	Clélia Tournay.
Son :	Mathieu Hornain.
Scénographie-décors :	Olivier Jeannelle.
Costumes-accessoires :	Cécile Carles.
Contact diffusion:	Loïc Mirouze.
Production :	L'Emetteur Compagnie.
Co-Production :	Le Grenier Maurice Sarrazin, Théâtre du Pont Neuf.
Partenaires :	Le Théâtre Du Pavé, la MJC de Rodez
Avec le soutien de :	DRAC Midi-Pyrénées, Conseil Régional de Midi-Pyrénées (en cours), Conseil Départemental de la Haute-Garonne (en cours)

Le Bar - La Pièce.

Quatre jours de la vie de Nino et Petru, dans l'arrière-salle d'un zinc peu fréquenté. Nino et Petru ont des problèmes de fric. L'un vit chez sa mère, l'autre est marié, mais n'ose plus rentrer chez lui depuis qu'il a échangé les bijoux de sa femme contre une poignée de lires et une proposition de boulot louche par un petit truand de la Mafia. L'un rêve de servir des cocktails dans un établissement de catégorie supérieure, l'autre, au chômage, perd invariablement aux cartes. Deux losers blottis dans le bar où ils ont échoué. Deux hommes englués dans leur situation, leur époque où on ne sait plus vers quel horizon se tourner pour imaginer que demain sera meilleur qu'aujourd'hui, où le rêve ultime de l'individu, c'est de gagner au jeu en écoutant de la musique américaine !

En sirotant « un dernier verre, cette fois c'est promis ! », tous deux rêvent d'émancipation : sociale, financière, sexuelle, sentimentale...

Ils vont dépenser une énergie phénoménale à élaborer des stratégies pour faire du surplace. A la fin, leur Grand Coup - à savoir : tricher aux cartes et ramasser le gros lot , celui qui devait leur mettre la tête au dessus des nuages, foire lamentablement. Dans le Bar comme dans Nunzio, la question qui *in fine* continue de planer, c'est : est-ce que ces deux solitudes peuvent s'additionner jusqu'à former le début de la solidarité ?



NOTE D'INTENTION

Le Bar - Un point de vue



Nombreuses sont les écritures théâtrales contemporaines dont la question centrale reste celle de la confrontation entre le moi - celui de l'auteur- et le monde. Nous apprécions chez Spiro Scimone sa capacité à explorer d'autres enjeux que ceux de l'écriture de soi. Renouant avec l'étymologie du mot théâtre, il fait partie plutôt de la catégorie des écrivains qui regardent le monde, qui observent attentivement leurs contemporains, leur époque, pour essayer de l'appréhender. De cet effort son théâtre tire une force politique à haute valeur symbolique.

Apparemment, rien de grandiose ni d'héroïque en Nino et Petru. Au plus bas de l'échelle d'un système d'économie mafieuse, Nino est barman, Petru est consommateur. À eux deux ils refont le monde dans l'arrière- salle d'un petit bar. Spiro Scimone écrit en dialecte sicilien un texte où des abîmes se creusent dans les interrogations les plus triviales. Ils nous font rire et nous émeuvent, ces deux ratés magnifiques dont la réalité s'arrête à la porte de leur abri confit dans l'alcool, le bar. On pense inévitablement à Beckett avec ces deux compères échoués. D'autant que Gianni, comme Godot, est celui dont il est toujours question, et qui ne paraîtra jamais sur scène. Sauf que chez Scimone, on se

rapproche du plancher des vaches. A force de crises économiques et d'âpreté sociale, les envolées s'y font moins métaphysiques que chez Beckett. Ca sent l'anisette et la chaleur humaine, la rugosité des faubourgs ouvriers siciliens. La toile de fond sur laquelle tout s'écrit a toujours peu ou prou une teinte mafieuse. L'humour ravageur dont Scimone assaisonne sa pièce, agit comme un leurre. Ces deux clowns dont on rit beaucoup, sont un miroir déformant qui nous est tendu. Rien ne nous est plus commun que leur impossibilité d'accéder à un regard surplombant sur ce qu'ils vivent, à

prendre du recul par rapport à la situation où ils se trouvent. Avec un sens aigu de la scène, Scimone met ses deux personnages dans un schéma action-réaction immédiat. Son texte est une partition, avec une écriture très précise du rythme, des temps, des silences. Son langage est direct, sec comme une volée de pierres, vif et profondément juste. Le dialogue donne à voir une pensée qui progresse pas à pas, méticuleusement. Réplique après réplique, comme pierre après pierre, les personnages élèvent leur mur. Quantité de choses se disent et se jouent dans ces moments où rien ne semble se dire, où rien ne paraît se passer. Au détour d'une réplique qui semble traiter d'une chose, un aveu se glisse subitement et produit un choc violent...

A la fin de la pièce, on peut d'ailleurs raisonnablement avancer l'idée que rien ne s'est passé, rien d'autre que la litanie habituelle des petites misères qui bétonnent le malheur. On peut au contraire estimer que cette misère, au lieu d'être un bruit de fond lancinant auquel on ne prête plus attention, sert d'échos à ces multiples voix discordantes qui bruissent dans les bas-fonds de nos sociétés obnubilées par la performance et la réussite. Et trouve ici l'occasion d'une écoute. « *Selon nous, le problème, ce n'est pas de ne pas savoir parler, c'est avant tout de ne pas savoir écouter. Si tu ne sais pas écouter, tu ne sais pas parler. Non seulement les gens ne s'écoutent plus, mais le pire c'est qu'ils font semblant de s'écouter. C'est ça l'horreur et voilà comment on en arrive aux tragédies d'aujourd'hui* », dit Spiro Scimone lui-même dans un entretien, admettant que ce problème se retrouve aussi bien au théâtre que dans la vie sociale.

Nous aspirons avec lui, à un théâtre qui remette au centre la notion de vérité de

l'échange, un théâtre qui observe sans détours nos sociétés en quête de sens, un théâtre où l'irruption du réel et de l'intime soit propice à un questionnement plus général, un théâtre qui, observant le monde par ses marges, sache en pointer certains dysfonctionnements...

Avec lui, nous pensons qu'à force de renoncer à un véritable dialogue, on ne peut exclure que certains de nos beaux idéaux républicains ne courent le risque de s'enliser lentement mais sûrement.



Spiro Scimone ou Une poésie du réel.

Après avoir monté *Nunzio* il y a un an, quelque chose, irrésistiblement me pousse à replonger dans l'œuvre de Spiro Scimone. Son univers théâtral laisse transparaître une chose qui me touche personnellement et intimement ; appelons cette chose une tendre fascination pour les « petits » ; ceux dont les rêves prennent racines dans la glaise des faubourgs crasseux. On y apprend rapidement l'art de la débîne, de la débrouillardise. Il s'y cultive une certaine solidarité de classe, d'autant plus touchante qu'elle paraît dérisoire tant l'Hydre surplombant les anti-héros Scimoniens a plusieurs têtes. En effet, nous sommes en Sicile. On le sent à chaque ligne. Et si les ancrages culturels, moraux, sociaux sont identiques aux nôtres (y compris la déliquescence d'un paysage économique rongé par une crise structurelle), ils y sont recouverts d'un filtre qui en décale notre perception. Les saints auxquels se vouer sont multiples : que ce soit « Le Sacré Cœur de Jésus » comme c'était le cas dans *Nunzio*, ou ici dans *Bar*, le petit Caïd de la mafia locale -figure récurante dans son théâtre-, ou encore la fascinante Sara, la fille du trottoir d'en face(...) ; mais ils sont aussi inaccessibles qu'omniscients. Ne les faisant jamais entrer en scène, Spiro Scimone laisse ses personnages en prise avec des prières qui ne s'exhaussent pas, des revendications qui ne rencontrent jamais leurs destinataires et des rêves qui s'enlisent dans l'attente...

Leur seule boussole réside en la présence rassurante de l'autre. Celui avec qui on partage un temps incertain, une parole fiable, empreinte de rugosité, mais aussi de confiance, d'aveux fugaces dans un monde où il est imprudent de trop se livrer - omerta oblige. On ne sait rien de ce qui relie véritablement les deux protagonistes de *Bar*. Pourtant leur histoire commune est palpable, leur lien évident, leur affection réciproque profonde, comme si dans ce monde à tel point instable et changeant, les êtres fabriquaient instinctivement, des attachements et des repères nouveaux pour ne pas perdre pied dans l'absurde. Ils opposent à

un monde qui vacille une fraternité érigée en valeur existentielle. L'arrière salle du bar où ils trouvent refuge, est comme un radeau d'humanité dans une ville où règne la loi du plus fort, où les collusions avec le monde du crime sont d'une banale normalité, et où l'individu demeure la principale variable d'ajustement d'une économie de marché devenue sauvage... La mafia a non seulement toujours très bien co-habité avec la société libérale, mais elle en a souvent prolongé la logique jusqu'à des seuils de perfection proches de l'absolu en terme de rendements économiques...

Chez Scimone, les êtres semblent désespérés, incapables de réellement agir sur leur environnement. De la fragile humanité de ces individus résistant avec leurs modestes moyens à une oppression endémique, se dégage une poésie très touchante. C'est sous le signe de cette poésie que je désire placer cette création : une poésie du réel. Et c'est aux acteurs que je demanderai de la faire affleurer.

M'inspirant d'un certain réalisme italien, ou encore de vieux films « à la française », je chercherai avec les acteurs un jeu qui, loin de toute approche globale ou approximative, prend racine dans une grande honnêteté. C'est moins la théâtralité que nous chercherons, que l'authenticité des êtres.

Nino : Tu veux six cent mille liras pour une montre qui marche pas ?

Petru : Elle est ancienne !

Nino : Ça veut rien dire... Tu achèterais, toi, six cent mille liras, une montre qui marche pas ?

Petru : Oui. Si j'ai l'argent, oui !

Nino : Et comment tu fais pour savoir l'heure ?

Petru : Moi, ça m'intéresse pas de savoir quelle heure il est !

Nino : Et pourquoi tu l'as achetée, ta montre ?

Petru : Si t'avais l'argent, t'achèterais pas une montre six cent mille lires ?

Nino : Bien sûr que je me l'achèterais ! Mais qui marche, pour savoir comme ça l'heure qu'il est.

Petru : Ah oui ?

Nino : Mais oui.

Petru : Et quel besoin j'ai de t'acheter une montre de six cent mille lires pour savoir l'heure qu'il est ? Donne-moi un petit verre. (Nino sort. Il porte à boire) Je te le paie demain. Demain, je commence à travailler.

Nino : T'as trouvé du boulot ?

Petru : Un de mes copains m'a trouvé du boulot.

Bar, Spiro Scimone, extrait

Nunzio et Bar : Dramaturgie pour un diptyque.

Bar comme *Nunzio* peuvent bien sûr se jouer indépendamment l'une de l'autre. Pourtant la tentation se fait pressante de les imaginer en diptyque, l'une pouvant se jouer à la suite de l'autre, dans la même soirée et dans un lieu unique.

En effet, la filiation qui existe entre les deux premiers textes de Spiro Scimone saute aux yeux à la première lecture. D'une pièce à l'autre, on retrouve des lignes de force qui ne démentent pas les origines des protagonistes ; leur atavisme commun a ses racines en terre sicilienne. On ne plaisante pas avec l'image de la mère, soit parce qu'on « l'aime beaucoup sa mère », soit parce que, même à quarante ans passés, on n'ose pas la contredire ; on accepte sans regimber l'autorité établie , qu'elle soit d'Etat, de l'Eglise ou de la rue ; le travail est une denrée si précieuse qu'on s'accroche désespérément aux situations les plus avilissantes, dame, il faut bien gagner son pain ; on aspire à une ascension sociale faite de paradigmes tout à fait stéréotypés ; l'image de la femme idéale ressemble le plus souvent à la bimbo des pages centrales de magazine ; on a des rêves d'ailleurs d'autant plus puissants que l'évasion s'avère improbable... On pourrait égrainer les points communs des personnages de ces deux pièces sur des pages entières... Nino, Petru, Nunzio et Pino, pourraient être voisins, cousins, ou amis d'enfance. On les imagine aisément venir du même village.



Une version hors les murs. Bistrot.

Cette invitation des gens au « théâtre dans leur bistrot », propose un intéressant processus d'inversion de l'acte théâtral : appropriation par les acteurs d'un espace inédit, mise à « distance » d'un espace intime pour les spectateurs, resserrement de la focale et travail sur un jeu minimaliste, rencontre des acteurs et des spectateurs dans une assemblée théâtrale aux contours nouveaux, chaque représentation aboutissant à la possibilité d'échanges avant -pendant- et surtout après la représentation d'une nature toute privilégiée...

Pratiquement, le principe consiste à s'adapter à la particularité du lieu (bar ou restaurant) en le modifiant le moins possible. Celui-ci doit comporter au moins une fenêtre, une table, deux chaises, une lampe (ou un interrupteur), un point d'eau, et bien sûr, un ou plusieurs espaces pour les spectateurs. Après repérage, nous nous autoriserons dans certains cas à apporter quelques éléments nécessaires à l'action au cas où la disposition du lieu ne permette pas une bonne circulation, mais aussi des éléments techniques en cas de besoin (quelques éclairages d'appoint, une sortie son...).

Nous laisserons à l'organisateur le soin de définir l'esprit qu'il souhaite donner à la soirée de la représentation.





L'Emetteur Compagnie

8 Place Arzac, 31300 Toulouse
emetteurcompagnie@yahoo.fr - 06 89 55 35 12
licence n°2 - 1053237
Siret 499 342 061 00029 - APE 9001Z